

EDUCATION : QUAND LES LIMITES RASSURENT...

On entend de plus en plus souvent dire que les enfants sont impertinents, que tout leur est dû, que la violence ne cesse de croître à l'école touchant déjà l'enseignement primaire voire le maternel, que les parents démissionnent... L'éducation est l'affaire de tous, elle ne peut donc laisser personne indifférent. Déjà, dans l'antiquité, elle se trouvait au cœur de la réflexion des penseurs les plus célèbres. Où en est-on à l'heure actuelle ? Nous avons fait le point avec Philippe Béague, président de la Fondation Françoise Dolto et Jean-Michel Longneaux, philosophe.

Le bonheur tout le temps

Une enquête de la Fondation Françoise Dolto révèle entre autre notamment que les parents d'aujourd'hui veulent avant tout le bonheur de leurs enfants. Cette affirmation n'a pas surpris Philippe Béague.

« Les parents ont toujours voulu que leurs enfants soient heureux mais avant, ils avaient comme principe de les préparer à vivre en société. Il fallait par conséquent leur donner tout ce qui était nécessaire non pas tant pour être heureux mais pour s'insérer dans la société. Parfois, les parents avaient des projets pour eux : l'armée, la prêtrise, les affaires de papa... Ce que l'enquête met en avant, c'est que les parents actuels ne se situent plus dans un projet d'avenir mais dans un projet immédiat : il faut que l'enfant soit heureux maintenant. Or, en privilégiant le bonheur, l'épanouissement et tout ce qui peut le rendre heureux aujourd'hui, les parents se situent dans quelque chose de pratiquement impossible parce qu'il est très difficile de définir le bonheur. »

C'est cette espèce de fascination pour le bonheur qu'évoquait également le professeur Longneaux lors d'une conférence donnée à l'ACRF. Notre représentation actuelle de la vie n'est pas naturelle, disait-il. C'est une construction occidentale qui nous est propre et qui est située dans le temps. Aujourd'hui, on veut être en bonne santé, multiplier les expériences positives, posséder un métier enrichissant, être beau..., bref s'épanouir tout de suite et posséder tout ce que l'on veut.

Cette représentation de la vie, intimement liée à notre société de consommation, a des répercussions sur l'éducation des enfants. Il faut dire que depuis trente ans, articles, colloques et réflexions en tout genre ne cessent de se multiplier sur le sujet sans compter l'apport majeur de Françoise Dolto.

« Françoise Dolto, explique le psychologue, a amené la question de l'enfant sujet. Tout petit, celui-ci s'exprime, c'est donc un être humain comme un autre qu'il faut écouter. Les parents qui avaient pour eux un idéal de bonheur se sont mis à en avoir un aussi pour leurs enfants : l'enfant, être à part entière, doit pouvoir se réaliser déjà tout petit. Il faut se mettre à son écoute et l'aider à découvrir que la vie est extraordinaire. C'est là où les parents sont coincés et hyper-coupables. Ils ont l'impression de ne jamais y arriver parce qu'un parcours de vie est toujours difficile, encore plus pour un enfant qui grandit. Les épreuves sont nombreuses : il faut le sevrer, aller à la crèche puis à l'école, trouver sa place parmi les copains, s'en sortir au niveau scolaire... Toutes ces épreuves sont « maturantes », elles l'aident à entrer petit à petit dans la société et à

devenir un citoyen à part entière qui respecte les autres et se fait respecter. Mais, ce n'est pas donné, un apprentissage est indispensable. Les parents semblent avoir un peu perdu cette notion, centrés qu'ils sont sur le bonheur immédiat. Pour eux, il n'y a ni futur ni passé, il y a aujourd'hui et maintenant et la question : comment faire pour que mon enfant soit heureux tout le temps ? Ils ont laissé de côté la deuxième partie du message de Dolto : l'enfant peut tout comprendre, donc expliquez-lui pourquoi vous mettez des règles. »

Démissionnaires les parents ou... démissionnés ?

L'enquête montre que les parents ne sont pas démissionnaires. Pourtant, les professionnels de l'éducation, puéricultrices dans les crèches, enseignants, etc. ont l'impression qu'ils le sont. Alors, où le bât blesse-t-il ? Les parents ne sont pas démissionnaires dans le sens où ils veulent de plus en plus être des parents idéaux et s'investissent énormément, mais ils se sentent complètement démissionnés par les professionnels qui leur disent qu'ils n'assument plus l'éducation et leur délèguent toutes les tâches difficiles. Ils sont démissionnés également par la société en général et surtout par eux-mêmes car, comme leur idéal de bonheur est difficile à atteindre, ils se sentent incapables, donc se déprécient et se culpabilisent. Ils sont même démissionnés par les enfants à qui on a donné la parole et qui les interpellent. Les voilà tout étonnés d'entendre leur enfant de 3 ans demander pourquoi il doit aller dans telle école plutôt que dans telle autre et d'ailleurs pourquoi il doit aller à l'école...

« L'enfant est plus interpellant qu'autrefois et vient toucher tout le temps le parent dans sa culpabilité, remarque Philippe Béague. Celui-ci est de moins en moins sûr de lui et se sent mal à l'aise quand il impose à l'enfant quelque chose de difficile comme accomplir son travail scolaire, aller dormir à une certaine heure, participer aux tâches ménagères... Le parent semble avoir perdu cette vision à long terme qui est de dire : je dois aider mon enfant à pouvoir être un adulte demain. Il est dans l'immédiat : si mon enfant n'est pas heureux et pleure parce que j'exige qu'il travaille, je ne suis pas content, je vais donc être moins ferme dans ma demande et, à la limite, laisser tomber parce que je ne veux pas que la soirée se termine en bagarres. On sent également de plus en plus les parents en demande d'amour à l'égard de leurs enfants, c'est nouveau. Avant, c'était une évidence : on aimait ses enfants et ils nous aimaient en retour, à la limite on ne se posait pas la question. Aujourd'hui, les parents sont peut-être plus fragilisés sur ce plan et ayant des enfants plus interpellants, qui peuvent être agressifs par moment, ils se disent : mon Dieu, est-ce qu'il m'aime encore ? au lieu de se poser en éducateurs : tu es agressif, je ne suis pas d'accord, donc je te donne telle sanction ou je t'interdis de t'exprimer de telle sorte. Ils sont prêts à toutes les concessions. »

S'opposer pour grandir...

L'enquête a relevé un autre aspect important : les parents ne font plus la différence entre les générations et mettent l'enfant à leur niveau. Jean-Michel Longneaux y faisait allusion. Les familles axées sur l'épanouissement de soi perturbent l'identité de l'enfant qui ne sait plus qui il est. Toute la structure familiale est brouillée, chacun se trouve sur le même plan et plus personne n'occupe une place précise. Il n'hésitait pas à qualifier ces familles d'incestueuses. Faire des enfants des égaux, précisait-il, c'est saboter la démocratie.

Pour le psychologue, le problème est surtout perceptible à l'adolescence. « Beaucoup de parents se disent copains avec leur fils ou leur fille : mêmes vêtements, mêmes goûts musicaux... C'est sans doute bien qu'il n'y ait plus ces oppositions de générations mais pour le jeune, ce n'est pas simple. Pour grandir, il a besoin de s'opposer et de se sentir différent. On touche ici à la peur du conflit encore plus grande quand l'enfant devient adolescent. On a peur qu'il se suicide, qu'il devienne violent, qu'il plonge dans la drogue, qu'il fugue... L'important, c'est que les adultes autour de lui soient conscients du problème et si vraiment cet adolescent se trouvait dans une difficulté quelconque, alors il serait toujours temps d'intervenir. Il faut prendre des risques. Or, on se trouve dans une société où on n'ose plus en prendre, on a des assurances pour

tout et on croit avoir droit au bonheur. La vie est une perpétuelle recherche du bonheur. Mais il n'est pas donné, c'est un travail de chaque jour avec pas mal de contraintes. Très tôt, il est nécessaire que les enfants sachent qu'il faut se battre.

Dans un lieu d'accueil pour parents et petits enfants, nous avons établi quelques règles. Ainsi les petits vélos ne pouvaient-ils pas dépasser une ligne rouge. Certains parents ne comprenaient pas que l'on mette des interdits à cet âge. On leur a expliqué que, dans tout lieu, il y a des règles : à l'école, chez les grands-parents, chez les amis... On s'est rendu compte que les parents souffraient en imaginant la souffrance de leur enfant alors que ces petits enfants n'étaient pas malheureux parce qu'ils ne passaient pas la ligne rouge. Pourquoi serait-on toujours malheureux dans la contrainte ? Un enfant qui demande un bonbon et à qui on explique qu'il en aura un, pas cinq, à tel moment de l'après-midi n'est pas malheureux. Mais s'il en redemande, le parent se dit qu'il va être malheureux s'il n'en reçoit pas. Eh bien non ! Il doit accepter que l'enfant a une chance magnifique d'en recevoir un. C'est de cette façon qu'il faut raisonner mais les gens ne le font pas toujours, il faut tout faire, pensent-ils, pour que l'enfant soit heureux. »

Pour Jean-Michel Longneaux, tôt ou tard, le monde réel réapparaît. Et le monde réel, pour lui, c'est précisément les contraintes, la souffrance, les limites et en fin de compte la mort. Il faut trouver un difficile équilibre entre rêve et réalité. Des rêves fortement encouragés par une publicité qui nous renforce dans l'idée de toute puissance, d'innocence et de dû. Ce qui doit animer la vie familiale, pour lui, ce n'est pas l'épanouissement de soi mais l'autonomie : il faut que les enfants puissent naître à eux-mêmes et intégrer le principe de réalité pour pouvoir vivre en société.

« Vivre ensemble est fondamental, conclut Philippe Béague. Cela suppose le respect de l'autre pour qu'il me respecte à son tour. Ce respect passe par trois grandes lois : l'interdit du meurtre, celui du vol et celui de l'inceste, une fois encore le respect des générations. »

Anne Vanhese,
journaliste à l'ACRF - Plein Soleil

**L'ACRF souhaite que les informations qu'elle publie
soient diffusées et reproduites ;
n'oubliez pas dans ce cas de mentionner la source.**

Avec le soutien de

